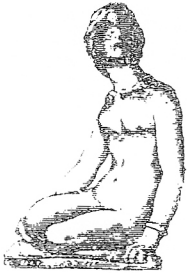


N° 270

REVUE 8^e Année ENCYCLOPÉDIQUE LAROUSSE

Sommaire



Page 953. Les Celtes; par FERDINAND LOT. — 963. Stéphane Mallarmé; par CAMILLE MAUCLAIR. La Poésie de Mallarmé; par CHARLES MAURRAS. — 966. Revue scientifique; par JEAN MASCART, R. JARRY, D^r PH. POIRRIER, ZABOROWSKI, etc. — 971. Périodiques. — L'Actualité.

ILLUSTRATIONS. — *Celtes*, 28 gravures : sculptures et objets celtiques. — *Stéphane Mallarmé*, 4 gravures : portraits et autographe. — *Revue scientifique*, 4 gravures : portrait, aurore boréale, etc. — *Périodiques et L'Actualité*, 7 gravures : portraits, caricature, carte, case de Dreyfus.

(43 Gravures.)

LIBRAIRIE LAROUSSE
PARIS. 17 Rue Montparnasse.

France	25 fr.	Etranger	Un an	30 fr.
Union postale	12 fr. 50	Union postale	Six mois	15 fr.
Autres pays	6 fr. 50	Autres pays	Trois mois	8 fr.

Paraît le Samedi!

Le N°: 50 cent.

L'honneur lui reviendra d'avoir été l'unique et complet adaptateur de l'hégélianisme à la littérature pure, le dernier peut-être des esthéticiens, et le plus logique, le plus ferme, le plus délié : il laisse ce souvenir, et celui d'une noble vie stricte et pauvre, d'un magicien de la causerie, d'un « individu » exceptionnel, hors du siècle, et qui ne pourra être comparé à personne.

CAMILLE MAUCLAIR.

II. — La poésie de Mallarmé (1).

Celui qui voudra demander à la Bibliothèque nationale *Le Vathek* de Beckford (2), réimprimé par les soins de Stéphane Mallarmé avec une préface du même (in-8°, 1876, chez Labitte), lira sur le verso d'une agréable reliure blanc et or les trois lignes suivantes écrites à la main, signés et paragraphés :

« Je remets cet exemplaire à la Bibliothèque nationale en avertissant le lecteur que la préface est une mystification. ADOLPHE LABITTE. »

Adolphe Labitte, « libraire de la Bibliothèque nationale » (c'était son titre officiel), consentait bien à recevoir et à publier Mallarmé ; toutefois, il n'osait envoyer au dépôt légal les œuvres de ce diable d'homme sans dégager sa propre responsabilité. La plupart des critiques qui ont parlé du poète, mort ou vif, ont usé des mêmes réserves que le prudent Adolphe Labitte et gardé leur public de le prendre au sérieux.

Sans doute la préface de *Vathek* et l'œuvre entière de Stéphane Mallarmé ne ressemblent point mal à une mystification. Elles donnent constamment l'idée d'une intelligence plus ingénieuse et spirituelle que vaste ou que profonde, que féconde ou que ferme. Partout l'auteur semble ruser et jouer avec le lecteur. Il affiche un amour du rare si sérieux et si vif qu'on admet difficilement qu'il ait eu le loisir d'aimer la beauté et la vérité. Des personnes qui ont approché Mallarmé ou regardé ses meilleurs portraits, quelques-unes ont rapporté un sentiment qui confirme bien nos impressions de lecture. La tête plaisait, mais elle inquiétait aussi par l'excessive finesse de ses courbes, dont les traits semblaient se replier les uns dans les autres. L'œil voilé et presque dissimulé dans la profondeur des orbites, sous le poids des paupières et la longueur des cils, laissait à peine voir comme une gouttelette indécise l'obscur regard ; mais, entr'ouvert, cet œil singulier trahissait un monde d'idées fixes et de rêveries maniaques. Une tête pareille semblait faite à souhait pour l'idée d'étonner et de piper le monde.

Néanmoins, je crois fermement que cet homme si fin et si clairvoyant put aussi être la dupe de son système. Tout au moins, s'il y eut, à son départ, quelque gageure, dut-il, pour la tenir, la prendre au sérieux. Un système l'enveloppa, et je ne dis pas un système de choix ni de hasard, mais bien le système esthétique professé par les plus brillants de sa génération. Nulle analyse ne dégagera, si loin qu'on la pousse, dans quelles proportions la volonté et la logique, l'entêtement et la foi participent à créer et à soutenir une grande erreur littéraire ; mais l'essentiel, c'est cette erreur en elle-même, quels qu'en soient les ingrédients psychologiques. On ne comprendra rien au cas de Mallarmé tant qu'on ne verra point qu'il représente, l'ayant poussé à l'outrance, la perfection du système des parnassiens et le dernier développement de l'art romantique.

Le romantisme marque un moment de décomposition dans l'histoire de notre poésie. La sensibilité et l'imagination sont par lui affranchies de l'arbitre de la raison. Le goût de l'effet partiel succède à celui des vastes ordonnances et des magnifiques ensembles. La phrase est déliée des convenances qu'imposaient autrefois l'idée directrice du livre. Elle est indépendante. Elle se met au premier plan. Quand Hugo écrit son hymne au Mot, au Mot considéré comme un être vivant, un observateur attentif peut d'avance prédire que le Mot, affranchi à son tour du joug syntactique, ne se contentera point de la liberté, mais établira bientôt sa domination sur la phrase, le vers et le poème entier.

(1) Pour la prose de Mallarmé, voir notre article sur *Divagations* (*Revue Encycl.*, 1897, p. 273).

(2) *Vathek* est un conte oriental rédigé en français vers la fin du XVIII^e siècle par l'Anglais Beckford. Au bas du privilège du roi se trouve la signature d'un Mallarmé, grand-parent du poète, qui s'éprit ainsi du *Vathek* jusqu'à en publier une édition de luxe, et peut-être même à le traduire en anglais.

C'est ce qui arrive à la génération suivante. Elle fait, il est vrai, un détour. Elle veut d'abord réagir contre certains excès de la révolution romantique. Banville, nouveau Bonaparte, promulgue une espèce de Constitution de l'an VIII : son petit *Traité de poésie française* abonde en prescriptions sévères destinées à garder à la Muse quelque décence. Toutes ces prescriptions, de l'ordre purement formel et extérieur, ne servent qu'à masquer une désorganisation secrète qui ne s'arrête point. Notre histoire littéraire ressemble trait pour trait à notre histoire politique ! Sous les beaux dehors de la rime riche et de la plus stricte correction grammaticale, nos parnassiens ajoutent aux désordres du romantisme un malheur nouveau. Le mot, jusque-là asservi tout au moins à son sens, c'est-à-dire à un certain objet qu'il représentait, est désormais pris en lui-même, uniquement choqué pour sa valeur musicale, son coloris ou sa forme (1). De là l'indifférence des parnassiens au fond des sujets évoqués. Ces messieurs se contentaient d'assortir des mots à de certains thèmes, et l'essentiel était pour eux d'obtenir un assortiment réussi.

Je dis : l'essentiel. En fait, le caractère personnel de chaque poète devait l'emporter fréquemment sur la théorie commune. M. Sully Prudhomme se passionnait pour la sagesse, M. Coppée pour les aspects du pavé de Paris, M. de Heredia pour certains rêves héroïques de l'histoire espagnole, et, en l'absence d'une raison régulatrice, ces passions diverses pouvaient fournir un objet, un principe d'unité et de poésie. Verlaine trouva même, je vous l'ai dit cent fois, dans les accidents de sa pauvre vie et dans les aventures d'une âme ardente



STÉPHANE MALLARMÉ ; dessin de Luque.
(Les Hommes d'aujourd'hui, Vanier, édit.)

et plaintive, de quoi s'affranchir des plus mauvaises mœurs du Parnasse. L'histoire de Stéphane Mallarmé fut toute contraire : il était né le pur contraire de Verlaine.

Mallarmé vécut et mourut parnassien, Mallarmé réalisa à la lettre toutes les idées du Parnasse, parce que nul poète (il mérite vraiment ce nom) ne naquit avec une imagination plus glacée. Lisez ceux-là de ses poèmes qui sont du domaine public et que l'on entend sans difficulté, soit *Le Guignon*, où les beaux vers abondent, mais d'un mouvement si pénible et si lent, soit la jolie *Apparition*, qui est partout citée :

La lune s'attristait. Des séraphins en pleurs
Rêvant, l'archet aux doigts, dans le calme des fleurs
Vaporeuses, tiraient de mourantes violes
De blancs sanglots glissant sur l'azur des corolles.
C'était le jour béni de ton premier baiser.
Ma songerie, aimant à me martyriser,
S'enivrait sagement du parfum de tristesse
Que même sans regret et sans déboire-laisse
La cueillaison d'un rêve au cœur qui l'a cueilli.
J'errais donc, l'œil rivé sur le pavé vieilli.
Quand, avec du soleil aux cheveux, dans la rue
Et dans le soir, tu m'es en riant apparue,
Et j'ai cru voir la fée au chapeau de clarté
Qui jadis sur mes beaux sommeils d'enfant gâté
Passait, laissant toujours de ses mains mal fermées,
Neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées.

Déjà ici, la fluidité prodigieuse des mots, c'est-à-dire des signes, contraste avec la lenteur de l'idée signifiée.
Mais quel lustre, quel poli d'améthyste ou d'agate fine montre

(1) « Le sens des mots est variable, relatif, transitoire ; il est de plus personnel. » Cette belle remarque faite à propos de M. Stéphane Mallarmé est d'un de ses disciples, parnassien lui aussi par l'origine et par le choix, M. Henri de Régnier. (*Revue de Paris* du 1^{er} octobre 1898.)

à l'œil ce petit poème narratif et lyrique ! Sans doute que l'œil y est seul-intéressé. Le cœur n'y a guère de part. Cela est froid. Et l'œuvre de M. Mallarmé se refroidit au fur et à mesure qu'elle devient plus caractéristique et plus personnelle. Il faut beaucoup d'impertinence pour oser écrire, comme l'a fait un commentateur, étranger, il est vrai, à notre langue et au sens commun, que la vertu de ce poète réside « dans les émotions qu'il exprime ». Mallarmé, qui prétendait au rang de prophète et de sage, ne songea guère à celui-ci (1). Rappelez-vous comme il se plaignait, dans son style figuré, de manquer de cette chaleur qui enfante l'œuvre vivante comme une rose de la nuit :

Je crois bien que deux bouches n'ont
Bû, ni son amant ni ma mère,
Jamais à la même chimère,
Moi, sylphe de ce froid plafond!

Il semble définir son imagination dans l'apostrophe d'Hérodiade au miroir fidèle,

Eau froide par l'ennui dans ton cadre gelée!

Le monde lui apparaissait immobile et figé sur ce champ de cristal. De là peut-être l'éclat de son vers lorsqu'il fixe une image précise, un objet isolé et distinct des autres objets. On ferait un jolie collection des « beaux vers » de Stéphane Mallarmé, et je gage qu'on en trouverait jusque dans ses poèmes les plus abscons :

... La chair est triste, hélas! et j'ai lu tous les livres.

... Donner un sens trop pur aux mots de la tribu.

... Lys! et l'un de vous tous pour l'ingénuité.

... Une sonore, vaine et monotone ligne...

... Où rêve, ô calme sœur,

... Un automne jonché de taches de rousseur.

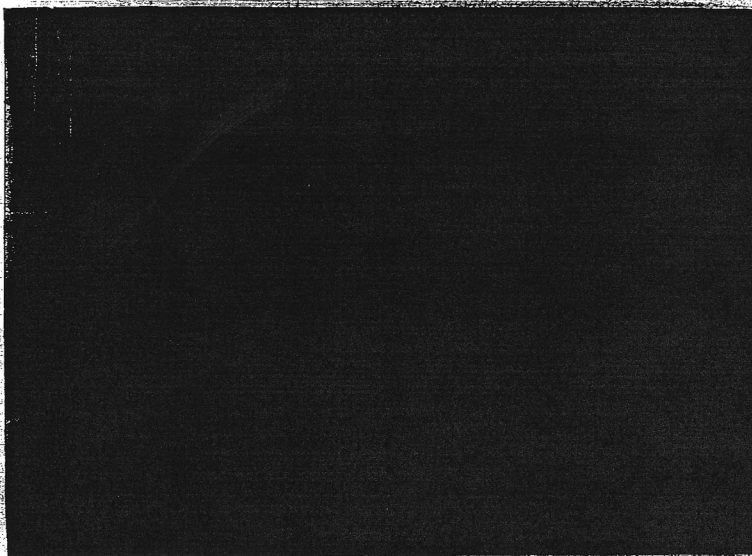
... Je t'apporte l'enfant d'une nuit d'Idumée.

Oui, voilà de beaux vers, de ces beaux vers qui « de plusieurs vocables » nous refont, disait-il lui-même, « un mot total neuf, étranger à la langue commune et comme incantatoire », de ces vers qui achèvent « l'isolement de la parole ».

Stéphane Mallarmé excelle, on le voit, dans la définition, la formule (2). Il marque fortement les objets divers. Il les photographie sur la glace du souvenir. Mais quand il s'agit d'exprimer les rapports de ces objets entre eux et donc de se mouvoir d'un objet à l'objet voisin, la difficulté commence pour lui. Il se sentait paralytique. Nulle chaleur, nulle source de mouvement. Boileau, qui a souffert bien avant Mallarmé de la même paralysie, et se plaignait que les transitions fussent « le plus difficile chef-d'œuvre de la poésie », avait cette ressource de considérer les relations objectives, impersonnelles et rationnelles des objets qui, eux-mêmes, l'aidaient ainsi à se transporter de l'un jusqu'à l'autre : ainsi côtoya-t-il, en plus d'un cas, la prose; mais, en d'autres cas, sa poésie se soutint assez dignement. Romantique et parnassien, et privé ainsi de ses points d'appui dans la nature et dans la raison, Stéphane Mallarmé devait chercher les principes de son discours dans les éléments mêmes de ce discours, dans

(1) Ses véritables admirateurs n'y songent point davantage. M. Laurent Tailhade (pourquoi éviterai-je ce témoignage s'il est confirmatif?) déclare : « Les trous sont visibles chez Rimbaud, chez Verlaine... La pondération fut l'essence même du génie mallarméen. Je n'en veux d'autres preuves que son robuste esprit d'affaires... Son « excentricité » fut toute de calcul, sans la moindre erreur de logique dans l'expression de la pensée. »

(2) Il y réussit en d'autres sujets que l'art poétique. Dans son livre, *Les Mots anglais*, je trouve cette étonnante définition : « Langue contemporaine peut-être par excellence, celle qui accuse le double caractère de l'époque, rétrospectif et avancé. » N'est-ce pas admirable? N'est-ce pas tout l'Anglais et toute l'Angleterre, tradition et évolution, ordre et progrès?



Stéphane MALLARMÉ chez lui. — Phot. Dornac.

les mots. Ce qui manquait à son talent le prédestinait à réaliser ce qu'il est permis d'appeler, avec un sourire, « le parnassisme intégral ».

L'objet fut repoussé dans un oubli complet. M. Mallarmé déclara en vers et en prose que le vrai poète n'avait point souci de l'objet. Voici l'alcôve avec de légers rideaux clairs, qui flottent. Il n'y a point de lit. Il n'y aura jamais de lit.

Une dentelle s'abolit
Dans le doute du Jeu suprême
A n'entr'ouvrir comme un blasphème
Qu'absence éternelle de lit.

Cela flotte indéfiniment; mais cela ne recouvre rien :

Cet unanime blanc conflit
D'une guirlande avec la même
Enfin contre la vitre blême
Flotte plus qu'il n'ensevelit.

Si l'on pouvait parler de cette sorte, je dirais qu'ici Rien folâtre avec Rien. Mais c'est de ce Rien-là que peuvent s'élever, par quelque miracle de fécondation solitaire, toute musique, toute harmonie, toute poésie.

Mais chez qui du rêve se dore
Tristement dort une mandore
Au creux néant musicien

Telle que, vers quelque fenêtre,
Selon nul rêve que le sien,
Filiol on aurait pu naître...

Voilà l'Art poétique. On pourrait y graver en épigraphe le contraire de l'*Ex nihilo* des alchimistes et figurer au frontispice des nœuds de mots entrelacés et formant des groupes voluptueux, ironiques ou emphatiques sur le néant universel.

Pour la forme de ce sonnet de la *Dentelle*, les mots y choisissent en souverains, selon des convenances de nombre ou de couleur, leur place exacte dans le poème. Ce sont des sons associés. Ni syntaxe, ni style, une mosaïque de vocables, dont une jeunesse naïve s'évertua longtemps à découvrir le sens profond.

Renseigné sur les goûts du jour, Stéphane Mallarmé aimait à encourager ses jeunes disciples quand ils lui discernaient ainsi le manteau et la barbe des philosophes : il eût, je crois, béni ces jeunes Provençaux de ma connaissance qui distinguaient

toutes les idées de Platon dans les jeux équivoques du faune de l'Après-midi (1).

Ce grand engouement est passé. La jeunesse déserta un peu les dernières saisons de M. Mallarmé. Ces deux hivers surtout furent marqués par des défections éclatantes, celle de M. Adolphe Retté, celle des naturalistes; il n'est pas jusqu'à notre collaborateur M. Camille Mauclair, un fidèle pourtant, qui n'ait indiqué avec précision et avec force dans son roman *Le Soleil des morts* les raisons pour lesquelles cet écrivain ingénieux, ce spirituel habilleur de néants ne répond plus aux vœux des nouvelles générations. Elles se contentaient d'admirer ses vertus morales.

Pour mon compte, je tiens que les anthologies recueilleront certains fragments de sa poésie : d'abord une douzaine de vers isolés et frappants dont j'ai marqué le charme, une ou deux de ses plus curieuses excentricités (il faut bien que la postérité connaisse nos monstres), enfin quelques tirades comme la jolie échappée de l'Après-midi, qui est dans l'œuvre de Mallarmé comme l'épître à Jean Racine dans l'œuvre de Boileau :

Tâche donc, instrument des fuites, ô maligne
Syrinx, de reffleurir aux lacs où tu m'attends!
Moi, de ma rumeur fier, je vais parler longtemps
Des déesses et par d'idolâtres peintures
A leur ombre enlever encore des ceintures.
Ainsi, quand des raisins j'ai sucé la clarté,
Pour bannir un regret par ma feinte écarté,
Rieur, j'éleve au ciel d'été la grappe vide,
Et, soufflant dans les peaux lumineuses, avide
D'ivresse, jusqu'au soir je regarde au travers.

Ce raisin décharné, traversé d'un coup de soleil, m'a de tout temps causé la même joie ingénue et, dirai-je, faunesque. Mais quelle fine imagination c'est encore d'aller nommer la flûte de Pan la libératrice Syrinx, l'« instrument des fuites » humaines. Voilà, certes, de quoi conserver le nom d'un poète.

CHARLES MAURRAS.

Opinions.

Nombre de jeunes gens de cette réfléchie génération-ci ont reconnu dans Mallarmé l'initiateur, en même temps que le maître de leur pensée artistique et philosophique, car il y a dans ce poète exquis entre tous et sur tous un philosophe profond; savant, hardi dans la recherche minutieuse et claire absolument pour qui sait bien voir. Ces témoignages sont pour l'amplement consoler, s'il en était besoin, non à sa fertilité mais à sa conviction douloureusement puisque impeccablement inflexible, des pauvres attaques de quelques tristes impersonnalités de la plume à tant de sottises par jour, semaine, quinzaine et mois. PAUL VERLAINE.

M. Stéphane Mallarmé est un platonicien éperdu. Il croit à des séries de rapports nécessaires et uniques entre le visible et l'invisible... Il croit à une sorte d'universelle harmonie préétablie, en vertu de laquelle les mêmes idées abstraites doivent susciter dans les cerveaux bien faits les mêmes symboles. Or, si vous voulez, il croit que les justes correspondances entre le monde de la pensée et l'univers physique ont été fixés de toute éternité, que l'intelligence divine porte en elle le tableau synoptique de tous ces parallélismes immuables et que, lorsque le poète les découvre, ils éclatent à son esprit avec tant d'évidence qu'il n'y a point à les démontrer. JULES LEMAITRE.

Je ne comprends pas la philosophie de l'absolu et je suis de la sorte très mal fait pour expliquer M. Mallarmé dans les endroits difficiles comme, au moyen âge, on expliquait Dante à Florence. Heureusement n'est-il pas tant besoin de gloses et de commentaires pour goûter en beaucoup d'endroits le rare poète d'*Hérodiade* et de *L'Après-midi d'un faune*. Le sentiment y suffit ça et là... J'admire ce poète, je l'aime chèrement dans les plus rapides clarités, dans les plus brèves illuminations qu'il nous envoie. Je l'aime épars et dispersé. Je le tiens pour un poète inestimable dans quelques menus fragments de son œuvre. Quant à son œuvre même, je la laisse à juger d'ensemble à ceux qui, vivant près de lui, suivent sa pensée plus fidèlement. Il faut être disciple pour porter un témoignage minutieux. Pour ma part, M. Mallarmé me plaît inachevé. J'aime infiniment, je l'avoue, ce qui n'est pas fini, et je crois qu'il n'y a au monde que des fragments et des débris pour donner aux délicats l'idée de la perfection. ANATOLE FRANCE.

(1) Un autre Provençal, mais plus jeune et moins ingénu, M. Paul Souchon, nous assure que *L'Après-midi* relate un fait d'amour très simple. Quant aux sonnets, ils fourmillent, paraît-il, d'allusions lubriques. Nous voilà loin des chastes platoniciennes!

Certes, Stéphane Mallarmé est un auteur obscur. Il le serait par la nature même de son génie, qui est tout de transposition et de symboles, s'il ne l'était pas par le style hautement rationnel qu'il s'est créé en dehors et au-dessus de l'usage ambiant. L'entente avec lui est longue, difficile et délicate. Il y a dans une page ou dans un vers de Mallarmé tous les éléments nécessaires à sa clarté; seulement ils s'y trouvent épars, situés au lieu exact de leur utilité pour l'élégance graphique de la phrase. Il faut apprendre Stéphane Mallarmé aux dépens de certaines habitudes dont il exige qu'on se départisse envers lui. Cette docilité et ce soin sont la loi commune en face de tout aspect de nature et de pensée. Tout être a sa mimique individuelle comme tout esprit ses gestes alphabétiques dont il faut saisir la convention. Tout livre contient une langue à épeler. Qu'on lise Racine ou Shakespeare, il en est ainsi. Tout obélisque ou toute stèle littéraire porte ses hiéroglyphes particuliers et ses abréviations spéciales. Il n'est rien d'illisible à qui veut lire.

HENRI DE RÉGNIER.

Je m'accommode mal de l'obscurité d'un moraliste; et parmi les pièces d'Ibsen, par exemple, je ne puis décidément admirer que celles que je comprends. Mais il n'en est pas de même en poésie. Et à mesure que je sens mieux l'obscurité des poésies de Mallarmé je devine mieux et j'admire davantage les causes qui rendent ces poèmes parfois obscurs. Si M. Mallarmé a cessé d'être clair après l'avoir été dans les magnifiques poèmes de sa première manière, c'est qu'il a voulu employer la poésie à des fins plus hautes. Il a rêvé d'une poésie où seraient harmonieusement fondus les ordres les plus variés d'émotions et d'idées. A chacun de ses vers, pour ainsi dire, il s'est efforcé d'attacher plusieurs sens superposés. Chacun de ses vers, dans son intention, devait être à la fois une image plastique, l'expression d'une pensée, l'énoncé d'un sentiment et un symbole philosophique; il devait encore être une mélodie, et aussi un fragment de la mélodie totale du poème; soumis avec cela aux règles de la prosodie la plus stricte, de manière à former un parfait ensemble et comme la transfiguration artistique d'un état d'âme complet.

C'est la plus noble tentative qu'on ait faite jamais pour consacrer la poésie, pour lui assigner définitivement une fonction supérieure, au-dessus des insuffisances, des à-peu-près, des banalités de la prose. Et si maintes nuances nous échappent fatalement, entre tant de nuances diverses, nous percevons cependant la grandeur de l'ensemble. Un charme délicat nous pénètre, un subtil parfum, une légère coulée de sons doux et purs. T. DE WYZEWA.



Revue scientifique.

VITICULTURE

Bouillies cupriques. De l'adhérence des bouillies cupriques utilisées pour combattre les maladies cryptogamiques de la vigne. — Les viticulteurs emploient avec succès les bouillies à base de sels de cuivre pour combattre les maladies cryptogamiques de la vigne. Il est intéressant de connaître quelle est, parmi les formules diverses indiquées pour la composition de ces bouillies, celle qui réalise la meilleure adhérence du sel de cuivre sur la feuille de vigne où on l'a déposée. MM. Guillon et Gouirand ont fait à ce sujet, à la station viticole de Cognac, un travail important dont les praticiens pourront tirer un très grand profit.

Les expériences ont porté sur les bouillies suivantes :

- I. — Bouillie bordelaise contenant 2 pour 100 de sulfate de cuivre, et assez de chaux pour la rendre alcaline.
- II. — Bouillie à 2 pour 100 de sulfate de cuivre et 1 pour 100 de mélasse.
- III. — Bouillie à 2 pour 100 de sulfate de cuivre et 0,3 pour 100 de gélatine.
- IV. — Bouillie bourguignonne à 2 pour 100 de sulfate de cuivre et 3 pour 100 de carbonate de soude.
- V. — Bouillie à 2 pour 100 de sulfate de cuivre et 3 pour 100 de bicarbonate de soude.
- VI. — Bouillie à 2 pour 100 de sulfate de cuivre et 3 pour 100 de savon.
- VII. — Bouillie à 2 pour 100 de sulfate de cuivre et 3 pour 100 de carbonate de potasse.
- VIII. — Bouillie à 2 pour 100 de sulfate de cuivre et 3 pour 100 de carbonate d'ammonium.
- IX. — Eau céleste à 2 pour 100 de sulfate de cuivre avec addition d'ammoniaque en quantité suffisante pour la rendre alcaline.
- X. — Bouillie à 2 pour 100 de verdet gris.